

VARGA Emese:

## APERÇU SUR LA SYMBOLIQUE FESTIVE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

*Les festivités (quelles qu'elles soient)  
sont une forme première, marquante  
de la civilisation humaine.*

*(Mikhail Bakhtine)<sup>30</sup>*

### Introduction

Le phénomène festif constitue un des axes principaux d'une civilisation autour desquels se cristallisent les tentatives pour expliquer le monde environnant. Étant une manifestation imagée et une forme naturellement dense de cet effort déterminant le rapport de l'homme à l'Histoire, les fêtes fonctionnent comme *points de repère immuables et authentiques* dans l'espace et le temps. Ainsi, la fête est toujours *un tout structuré* et possède un scénario déterminé, ce qui est donc également vrai pour les fêtes carnavalesques. Ceci vient du fait que la fête *remémore*, voire *répète* l'acte créateur primordial et de cette façon se manifeste comme *le sacré dans le profane*. (Étant sans exception conçu comme déroulé dans le passé, ce premier acte créateur a toujours une structure /une histoire/, au moins celle de la narrativité.) La nature répétitive de la fête fait de l'homme un participant actif dans la "reproduction historique"; d'où son dynamisme essentiel. Quêtant l'origine de la vie et de la mort, l'organisation festive reste cependant éminemment ouverte vers la métaphysique.

Contrairement à cette nature ouverte de la fête, elle peut servir de *moyen de légitimation* dans l'idéologie d'un régime politique déterminé où elle perd son dynamisme et son "pendant" métaphysique. Ces fêtes

---

<sup>30</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la renaissance*, Paris: Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1970, p. 17.

officielles, "ne faisaient que consacrer, que sanctionner le régime en vigueur (...) La fête officielle, parfois même à l'encontre de son intention, validait la stabilité, l'immutabilité et la pérennité des règles régissant le monde: hiérarchie, valeurs, normes et tabous religieux, politiques et moraux en usage. La fête était le triomphe de la vérité toute faite, victorieuse, dominante, qui prenait les apparences d'une vérité éternelle, immuable et péremptoire. (...) Ainsi la fête officielle trahissait la nature véritable de la fête humaine, la défigurait."<sup>31</sup> - écrit Mikhaïl Bakhtine. Pour Bakhtine, la pensée normative qui régit la fête dite officielle exclut la participation active dans la formation cosmique, morale et historique du monde, sans quoi il n'existe point de fête véritable. "A l'opposé de la fête officielle, le carnaval était le triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles et tabous. C'était l'authentique fête du temps, celle du devenir, des alternances et des renouveaux. Elle s'opposait à toute perpétuation, à tout parachèvement et terme. Elle portait ses regards en direction d'un avenir inachevé." <sup>32</sup>- précise-t-il.

La conception de Bakhtine sur la nature des fêtes nous servira de fil conducteur pour notre analyse. La Révolution française constitue une étape d'une importance première dans l'histoire des fêtes: jamais période historique n'a vu une prolifération pareille des formes festives. Qu'est-ce qui caractérise donc le rapport des "fêtes officielles" et "carnavalesques" pendant les dix premières années de la Révolution? Peut-on reconstituer l'histoire festive de la Révolution et parler de l'histoire révolutionnaire des fêtes? Tenter de répondre ces questions; tel est le but du présent travail.

## **Recréer le monde - oui, mais comment?**

### **Fêtes à la veille de la Révolution**

La préhistoire de la fête révolutionnaire remonte au XVIIIe siècle dont les fils éclairés ont implanté dans l'imagerie festive l'idée de la fête 'naturelle', 'idéale' et purifiée de tous les apports néfastes des derniers siècles noyés dans la superstition et la sottise institutionnalisées. La cible par excellence des Encyclopédistes étaient ainsi les fêtes religieuses - surtout sous leur forme populaire -; avec le culte des saints en tête. Ils

<sup>31</sup> BAKHTINE, M., *op. cit.*, p. 18.

<sup>32</sup> BAKHTINE, M., *op. cit.* p. 18.

méprisaient également la tradition populaire des carnivals et des fêtes 'renversées' (p. ex.: la *Fête des Fous*, les *charivaris*) qu'ils jugeaient honteuse, basse et grossière. En fait, la critique violente et l'ironie mordante des 'éclairés' ne concernaient pas seulement le régime de l'Église, mais ont inévitablement touché au domaine du pouvoir 'légitime' de l'État, et non pas abusivement. Au cours de l'Ancien Régime le couronnement et l'onction des rois se transforment en effet en spectacles scéniques pour le divertissement du public, et perdent ainsi leur caractère sacré. Aussi, tout fondement de la légitimation du pouvoir royal se trouve-t-il mis en question. Par réflexe de compensation, les formes festives et leurs cadres institutionnels deviennent règlementés à l'extrême, voire figés par le souci de donner un caractère immuable et intemporel à tout ce qui pourrait se révéler comme modifiable ou bien réversible. L'organisation festive appropriée à cette volonté est la *procession* (les processions lors de la fête des patron(ne)s des métiers aussi bien que les entrées royales). "*Dans cette société «universellement processionnelle»*"<sup>33</sup>, c'est la *hiérarchie* préétablie et invariable qui domine l'imagerie officielle des fêtes. Par contre, les décors entre lesquels cette procession défile évoque plutôt la précarité des valeurs exprimées par ce principe. Structuration, ordre et rituel sévères d'une part, artificiel et inauthenticité de l'autre (selon de nombreuses descriptions, le cortège passait sous des arcs de triomphe en toile ou en papier peint, parmi des trompe-l'oeil et avec des copies de statues vides de sens). Il n'est donc pas surprenant que le peuple désertait ces fêtes et conservait sa tradition bouffonne contre les principes suggérés par l'Église.

### La Révolution en fête - l'âge des illusions

*Qu'est-ce qu'une fête révolutionnaire?* - de nombreux historiens ont déjà posé la question. Si l'on accepte la conception de Freud pour qui la fête signifie 'transgression des interdictions', la réponse sera: *la journée révolutionnaire même* (la démolition de la Bastille, la décapitation du roi, etc.). Dans cette optique, l'interprétation de la journée révolutionnaire ne s'arrête pas au social mais s'enfonce jusqu'au noyau psychique de l'individu. Ceci veut dire que la transgression de l'interdiction de type social est basée sur la volonté de transgression

<sup>33</sup> POITRINEAU, Abel, *La fête traditionnelle*, dans *Les Fêtes de la Révolution*, Colloque de Clermont-Ferrand (juin 1974), Paris, Société des Etudes Robespierriennes, 1977, p. 13.

première, l'abolissement du pouvoir paternel. Les descendants du Roi Soleil gardaient même dans leur imagerie officielle cette allusion forte à la paternité (Soleil = Père), mais déjà sans force réelle. L'affaiblissement de la puissance royale laisse donc libre cours au retour du refoulé, ce dont résulte la castration pas seulement symbolique du Père (pouvoir et figure royaux). *La journée révolutionnaire se définit ainsi comme un carnaval qui cherche encore à taton son langage symbolique, et agit directement au moment de sa naissance.* Dans la logique carnavalesque, la joie ressentie lors de la vue du sang, la mutilation du corps des aristocrates ou bien l'abattement des reliques des saints représentent la destruction bénie permettant le renouveau du monde. *Participer* aux mouvements révolutionnaires, c'est *garantir* la participation active dans la formation du futur. Cette réaction instantanée et directe aux événements historiques est particulièrement caractéristique des deux phases de la Révolution qui ont vu l'élimination "personnelle" de la figure pas seulement abstraite mais aussi réelle du roi et des ecclésiastiques (décapitation du roi et persécution des clercs).

Aux yeux des philosophes et des politiciens, la journée révolutionnaire ne représentait pas le renouvellement si longtemps souhaité de la fête; juste au contraire. La fête idéale d'une société parfaite exclut en effet toutes les formes de la violence. Pour retrouver *la nature originelle* de la fête il faut donc retourner au commencement heureux et innocent des temps, cela veut dire aller chercher les exemples adéquats auprès des organisations archaïques de l'humanité. Le XVIIIe siècle était le témoin de l'agrandissement subjectif du monde, de la découverte des civilisations exotiques et jusqu'alors peu ou pas du tout connues (il s'agit p. ex. des aztèques, des incas ou bien des égyptiens). L'autre exemple était le monde antique, surtout l'époque romaine qui était considérée comme synonyme de la grandeur. De nombreuses utopies ont déjà vu le jour sous la Renaissance (celles de Morus ou de Campanella par exemple), le XVIIIe siècle ne fait que continuer cette série. Le mythe de *l'âge d'or* ou celui du *bon sauvage* étaient omniprésents dans la littérature philosophique de l'époque (de Marmontel à Voltaire ou à Rousseau). Dans la logique révolutionnaire ces origines et articulations différentes s'effacent devant le contenu essentiel: partout *la fête est en harmonie avec la Nature et les cycles cosmiques.* Le début de l'ère heureuse est annoncé par un événement cosmique après lequel il n'existe ni temps ni histoire, seulement le bonheur éternel. Cette date sacrée par la Nature ancre la société utopique dans le cours de l'univers. Tout devient transparent et s'intègre dans les cycles agraires. L'Histoire anéantie, les désirs s'éclipsent et les instincts se trouvent sublimés, en donnant leur place à la Vertu. Pour affirmer sa portée universelle et le

début d'une ère nouvelle, il fallait donc trouver un point d'ancrage pour la Révolution même. C'est ainsi qu'un an après son éclatement le peuple français fêtait déjà son anniversaire: c'était la *Fête de la Fédération*.

La Fête de la Fédération traduit l'*ivresse créatrice* de tout un peuple devenu symboliquement nation à cette occasion-là. Même si elle remémore un événement passé, son intention est d'*achever* une époque et - à l'aide des symboles - en *inaugurer* une nouvelle: elle est donc ouverte sur l'avenir. Cette volonté rencontre le désir profond de 'tous les Français'; d'où l'enthousiasme enivré et enivrant des participants. La Fête de la Fédération rassemble pratiquement toutes les caractéristiques de cette "*étape de transition*", qu'était la monarchie constitutionnelle. Sous la monarchie constitutionnelle les institutions et les établissements politiques cherchent encore leur place et essaient d'élaborer un nouveau langage symbolique pour légitimer leur rôle jusqu'alors inexistant dans le tissu social. Ces nouveaux-nés de la Révolution respectent encore Son Altesse Royale, mais doutent déjà de son utilité pour le salut public. Ils sont donc pour la radicalisation du mouvement révolutionnaire, mais craignent déjà pour leurs acquis et tentent de freiner les mouvements populaires spontanés. La devise de leur rapport vis-à-vis cette évolution pourrait être le '*intégrer et contrôler*'.

L'idée de la Fédération est née en province pendant la Grande Peur. Les fédérations (serments de solidarité pour la défense de la liberté et du territoire) étaient en fait l'accomplissement du principe de l'égalité ("*Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ...*"<sup>35</sup>); "*C'est une joie terrifiée, mélange de peur et de puissance*"<sup>36</sup>. Les événements du 14 juillet et du 6 août ont déjà témoigné de la force menaçante du peuple. Pour l'apprivoiser, il fallait aller à sa rencontre: "*Nous irons aux extrémités du royaume nous unir à vous pour cette solennité; mais c'est dans nos murs qu'habitent nos législateurs notre roi; la reconnaissance nous retient vous appelle auprès d'eux: nous leur offrirons ensemble, pour prix de leurs vertus de leurs travaux, le tableau d'une nation reconnaissante, heureuse libre*"<sup>37</sup>. Transporter la fête à Paris, centre mythique de la Révolution, a largement contribué non seulement à l'apprivoisement, mais aussi à la *sacralisation du territoire* de la patrie, l'unité qu'on découvre pour la première fois dans l'histoire

<sup>34</sup> VOVELLE, Michel, *La mentalité révolutionnaire*, Paris, Editions sociales, 1985, Messidor, p. 160.

<sup>35</sup> DECLARATION DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN, article premier, d'après le cliché: Musée de la Ville de Paris © by SPADEM 1988; Les Editions de l'Amandier

<sup>36</sup> OZOUF, Mona, *La fête révolutionnaire 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976, p. 45.

<sup>37</sup> *Chronique de Paris*, le 11 juin 1790

de la France, grâce au *pèlerinage* déclenché par cet appel. C'est dans l'euphorie commune que 'tous les Français' (la garde nationale, les délégations provinciales, les législateurs, même le roi) offrent l'aide de leurs propres mains pour l'organisation de cette première fête nationale.

La symbolique de la Fête de la Fédération est très hétérogène: elle puise dans toutes les sources possibles où elle croit retrouver la symbolique authentique du commencement et de la liberté (voir plus haut). Ce tohu-bohu de signes est censé de révéler la nature salvatrice du nouveau régime. Le choix du terrain pour la grande procession festive n'est donc pas aléatoire: le *Champ-de-Mars* était un territoire *vierge*, hors de l'usage et sans aucun souvenir historique. Il fallait le 'façonner' et l'embellir pour qu'il puisse accomplir sa tâche sacrée. C'était la matière brute qui attendait le travail créateur de l'*architecte*, ce *législateur* de l'espace et symbolisait ainsi la nation même. L'architecte est un véritable demiurge créateur qui transforme le chaos en cosmos ordonné. Dans ce cosmos tout est transparent et explicite - comme dans le monde imaginaire des utopies d'où les secrets mystiques, les masques, les mensonges et les détails sans fonction sont bannis. Le style des bâtiments et des monuments ne peut donc en aucun cas être le baroque ou le rococo, mais seulement le style pur des Anciens et des Primitifs. Cela signifie le règne des formes géométriques organisées selon les règles de la Nature (de l'astronomie, p. ex.<sup>38</sup>). "*La géométrie est le langage de la raison dans l'univers des signes.*" Le serment prêté devant l'Autel de la Patrie, centre énergétique de ce cosmos, renouvelle d'une façon symbolique le contrat social de Rousseau, en mettant le gage du bonheur public entre les mains du législateur. Dès lors, c'est de ce serment que vient la légitimité du nouveau pouvoir politique, en détrônant Dieu. La 'fédération', l'union symbolique de la nation, s'est imposée comme une volonté générale et spontanée - c'est ainsi que la fête a pu préserver son dynamisme, malgré la didactique beaucoup trop directe des images et des symboles. C'était une fête 'officiuse'. En plus, l'union idyllique de toute la nation paraît possible - la présence du roi parmi ses législateurs et son peuple en serait la preuve. Mais rêve et réalité ne coexistèrent pas pendant longtemps: le souvenir de la Fête de la Fédération s'est très vite métamorphosé en nostalgie et de nombreuses plaies ont enlaidi le corps de la nation.

---

<sup>38</sup> STAROBINSKI, Jean, 1789. *Les emblèmes de la raison*, Paris, Flammarion, 1979, p. 50.

### Le «carnaval officiel» ou bien la perte des illusions

L'élan que la fête révolutionnaire a reçu en juillet 1790 s'est ralenti considérablement peu après son démarrage, le stock d'énergie étant épuisé par les événements politiques (la guerre, le travail constitutionnel). On ne rencontre aucune démonstration festive jusqu'à 1793/94 qui ait même approximativement la même portée que la Fédération. Pendant ce temps, le symbolisme révolutionnaire (la plantation des arbres de la Liberté, le dressement des Autels de la Patrie, l'organisation des agapes, etc.) essaie de pénétrer jusqu'au coeur de la province. La réception de cette symbolique présumée toute-puissante trahit cependant beaucoup de faiblesse, car la province s'est avérée particulièrement résistante et 'conservatrice' vis-à-vis de cela. Même si la province était le berceau de nombreux signes - l'arbre de la Liberté, p. ex. - elle tenait à ses traditions festives, surtout à la conception carnavalesque du monde: elle n'acceptait que des symboles incorporables dans ce système cyclique et dichotomique. En plus, on ne peut parler d'aucune unanimité après les événements de 1792, ce qui rend hésitant toute abstraction.

1792 est l'année décisive dans l'élaboration de l'imagerie symbolique des fêtes révolutionnaires 'officielles': la nécessité de *remplacer* l'idée abstraite de la Royauté par celle de *la République* a mené les membres de la Convention à tenter de construire un *système clos d'images et de gestes* (la figure de la République avec le bonnet phrygien de la liberté, etc.) qu'ils jugeaient capable de combattre l'ancien sur le plan idéologique. La spontanéité, l'allégresse festive seront dès lors exclues de l'image pathétique de la République. En plus, il fallait de nouveau démarrer le temps: le 14 juillet 1789 a cédé la place au 10 août 1792 et c'était le 22 septembre 1792 qui est devenu le premier jour de l'ère républicaine. Pour marquer la *rupture* totale avec le passé, il fallait renier même l'idée de la Fédération. *Paris* prend en main toute initiative et s'impose comme la *seule source de la volonté générale*. Unicité du territoire français, unicité des Français et de la République, telle est la théorie de base des idéologues de la république. En revanche, la conception carnavalesque a constamment recours aux oppositions binaires qu'elle renverse pour que la vérité puisse librement échapper sous tout contrôle (la Raison y comprise). Ainsi, même la Mort peut - et doit - être condamnée à mort et exécutée. Dans la tradition occidentale du carnaval il s'agit presque toujours d'une mort symbolique: la personne ou bien la figure allégorique dont on veut la mort est jetée dans le feu ou dans l'eau sous la forme d'un mannequin de paille.

La disparition réelle du roi et de l'Église, première puissance du refoulement, a fait déchaîner toute une folie carnavalesque: il était indispensable de les anéantir sous une forme symbolique (brûler les mannequins de la Superstition et du Fanatisme ou celui du roi), repousser le monde dans son état primordial, le chaos, pour pouvoir redémarrer le temps. La force presque animalière des fêtes organisées en province à cette occasion a fait peur aux idéologues qui étaient non seulement rebutés par la violence mais craignaient aussi sa force mobilisatrice. Les années 1793/94 ont vu donc l'élaboration consciencieuse et minutieuse du système festif d'une révolution qui se considérait comme achevée. Dès cet instant, le symbolisme du *commencement* ne suffit plus: la symbolique du *souvenir* et de l'*achèvement* s'établiront avec une vitesse remarquable. Voici deux 'événements' - à titre exemplaire - pour exposer ces tentatives et montrer (expliquer) leur faillite.

Après la Fédération, maintenant passée sous le silence, c'est la *Fête de l'Être Suprême* qui se revendiquait une envergure nationale. Mais, contrairement à la Fédération, il s'agissait uniquement de la réalisation d'une intention centrale, voire robespierriste, et non pas d'une organisation involontaire et instinctive gagnant enfin Paris. S'il y a quelque chose qui soit à 100 absent de la Fête de l'Être Suprême, c'est bien la spontanéité. Cette fois tout est calculé, ritualisé à l'avance et rendu explicite. La fête possède une structure transparente et les symboles à travers lesquels elle arrive jusqu'au *spectateur*, forment un système cohérent. Robespierre, disciple fidèle de Rousseau, reconduit la fête sous le signe de la Nature. En lisant les descriptions (mémoires) sur cette fête, on se croirait dans un roman d'idylle (Mona Ozouf a tiré l'attention sur ses similitudes avec l'*Astrée*<sup>39</sup>): on y découvre une *synthèse de fêtes utopiques et champêtres*. Ce n'est plus le militaire voué à la défense de sa patrie qui est le protagoniste, mais l'homme naturel, voire biologique (le rôle de la femme est identique à celui qu'elle avait chez Platon ou Campanella: elle est une machine à accoucher). Pendant la fête on chante et vénère la Nature, la vie familiale et le travail paisible, auxquels veille le tout puissant Être Suprême. L'oeil de Dieu pénètre jusqu'aux entrailles de toute chose et inonde la terre avec une lumière brûlante. C'est bien l'image du *Père-Juge*, du *Père castrateur* qui punit les dérisions de la Vertu et de la Morale jacobines. Au centre de l'imagerie de la Fête de l'Être Suprême dresse non plus la figure du législateur, mais celle du *pédagogue* qui connaît les principes du bon et du mauvais. La fête n'est d'autre chose que le tableau vivant de la société

---

<sup>39</sup> OZOUF, op. cit., pp. 134-135.



idéale et heureuse dont l'image est pour l'individu l'exemple à suivre. L'univers de cette fête est *exempt du règne du temps et de l'histoire*, il n'existent que des moeurs incorruptibles et éternellement justes. Nulle trace de violence ne peut y avoir de place. Tout de même, une ombre noire se projette sur ce 'champ' idyllique: celle de la Terreur qui domine tous les jours et met sérieusement en question l'authenticité des fêtes seraines. Idylle de la Fête de l'Être Suprême d'une part, et la naissance du premier plan d'un crématoire de l'autre.

*"Un architecte /.../ imagine un monument pour la combustion des morts qui aurait tout simplifié. Son plan était vraiment propre à saisir l'imagination. Représentez-vous un vaste portique circulaire, à jour. D'un pilastre à l'autre, autant d'arcades, et sous chacune est une urne qui contient les cendres. Au centre, une grande pyramide, qui fume au sommet et aux quatre coins. Immense appareil chimique, qui, sans dégoût, sans horreur, abrégeant le procédé de la nature, eût pris une nation entière, au besoin, de l'état maladif, orageux, souillé, qu'on appelle la vie, l'eût transmise, par la flamme pure, à l'état paisible du repos définitif."*<sup>40</sup>

Même le style est identique à celui de la Révolution... "*La Révolution s'est figée*"-déclara Saint-Just à la fin de la dictature jacobine: ceci est particulièrement vrai pour sa mentalité festive. Dès que les fêtes étaient réellement systématisées, elles ne fonctionnaient plus. Le *calendrier révolutionnaire* (républicain) en est l'exemple le plus adéquat. Le calendrier révolutionnaire établit le nouvel ordre du temps et 'raconte' l'histoire festive de la Révolution en corrélation avec l'histoire du cosmos. Cette histoire festive reflète la volonté de transposer la Révolution dans l'ordre éternel et immuable de la Nature. Sa symbolique sera donc celle de l'achèvement. Selon le calendrier, l'année commence le 22 septembre - premier jour de l'automne et de la République. Ce jour-là également indique l'entrée du Soleil dans la case de la Balance, signe de la *Justice*: l'ère républicaine est donc celle de la justesse. Les anniversaires des autres événements révolutionnaires sont fêtés sous une forme épurée et sublime; métamorphosée en allégorie pure. Le jour de l'exécution du roi ou bien (un peu plus tard) le 9 thermidor n'entrent pas dans cette lignée: elles s'avèrent trop violentes et suscitent un mouvement carnavalesque. Puisque le carnaval existe encore - en plus, il n'a rien perdu de sa force. La province refuse le symbolisme officiel du régime, parce qu'elle le trouve inauthentique - et beaucoup trop proche de nature à la symbolique de l'Ancien Régime: les deux étaient

<sup>40</sup> MICHELET, Jules, *Histoire de la Révolution Française*, Paris: Laffont, 1979, livre XXI, chap. I.

*autoritaires et exclusifs*. Ainsi se dessine une *rupture* nette entre symbolisme et mentalité officiels et populaires. L'histoire festive de la Révolution, telle qu'elle figurait dans le Calendrier, n'était qu'illusoire, partielle et ne servait qu'un régime bien déterminé: après la chute des jacobins, cette 'histoire sans histoire' a subi plusieurs changements et a définitivement perdu son authenticité. En ce qui concerne notre autre question posée au début, il faut avouer que nous savions la réponse déjà par avance: la mentalité festive peut évoluer, mais jamais de façon subversive. En plus, le premier signe d'inauthenticité risque de susciter un retour en arrière: c'est ce qui est arrivé avec la fête révolutionnaire. Mais il serait également injuste de dénier un apport fondamental du point de vue du futur: la légitimation d'un régime politique sans recours à une puissance métaphysique s'est réalisée pour la première fois dans la mentalité révolutionnaire.